

dent des tigres et des panthères, à la morsure des serpents qui pullulent dans ce pays.

Comme les autres prisonniers, le marquis n'était désigné que par un numéro ; mais les quelques officiers de la garnison, qui reconnaissaient en lui un homme supérieur à sa condition présente, et qui savaient que les haines politiques, souvent implacables, transforment en vil criminel un loyal adversaire, ne lui adressaient jamais un mot offensant ; toutefois, ils se renfermaient vis-à-vis de lui dans une extrême réserve, car il leur était interdit d'avoir avec les prisonniers aucune relation étrangère au service.

Avec eux, du reste le marquis gardait un silence un peu hautain. Il recherchait la solitude et, autant qu'il le pouvait, vivait en tête-à-tête avec ses pensées. Une préoccupation, plus douloureuse que tout le reste, le rendait peu sensible aux persécutions dont il était l'objet et dans lesquelles il reconnaissait la haine que lui avait vouée son cousin. Il songeait constamment à sa fille dont la destinée était pour lui un mystère.

Souvent, dans les heures de loisir qu'on lui laissait, il se promenait, rêveur, sur le rivage, à l'ombre des cocotiers, des lataniers et des palmiers, dont le feuillage était égayé par les gambades des écureuils et des singes, par des vols d'oiseaux dont le plumage reproduisait toutes les couleurs de l'arc-en-ciel ; mais il était insensible aux séductions de la nature, il restait froid et triste devant toutes les merveilles étalées sous ses yeux.

Souvent aussi, assis sur le sommet d'une haute falaise, il embrassait du regard l'immense étendue semée d'îlots verdoyants et de récifs de corail qu'un travail latent faisait surgir des profondeurs de l'Océan. Ses yeux mornes suivaient les barques des indigènes qui allaient à la pêche ou bien se rendaient dans quelque île voisine pour échanger leurs produits. bercé par le mugissement des vagues, il se reportait par la pensée vers cette terre d'Europe qu'il était condamné à ne revoir jamais.

Alors il songeait aux vicissitudes de la vie, à la fragilité des choses humaines, aux victimes de la méchanceté des hommes, aux coups terribles de la fatalité. Et toujours ses pensées revenaient à sa chère Thérèse, qu'il voyait grande et belle comme sa mère, qui lui avait légué ses magnifiques cheveux blonds, ses yeux fileus, la fraîcheur de son teint. Remué dans tout son être, l'exilé versait d'abondantes larmes.

Que lui importaient pour lui-même les injustices des hommes ? Les peines qu'on lui infligeait les outrages glissaient sur son âme vaillante et fière. Sa grande douleur était d'ignorer le sort de sa fille et de penser qu'il ne la reverrait jamais.

Depuis que le marquis de Mimosa était interné dans l'île de Palouan, deux gouverneurs s'étaient succédés et plusieurs fois la garnison avait été remplacée par une autre. Le nouveau gouverneur était en fonctions depuis environ six mois, lorsque le n° 20 — c'était ainsi qu'on appelait le marquis — reçut l'ordre de se rendre à la maison du gouverneur, qui le faisait appeler.

Là veille, un navire venant d'Espagne était entré dans le port de Puerto Princesa, et le marquis pensa que peut-être, enfin, il allait avoir les nouvelles de sa fille. Autrement, pourquoi serait-il appelé au palais par le gouverneur ?

Il était attendu, car dès qu'il se présenta il fut introduit dans le cabinet du haut fonctionnaire.

Celui-ci, après avoir examiné le déporté, lui tendit la main en disant :

— Vous êtes ici, à Palouan, le n° 20 ; mais depuis hier soir seulement, je sais que vous êtes M. le marquis de Mimosa.

— Hélas ! oui, monsieur le gouverneur, je suis le marquis de Mimosa.

— Vous avez été condamné à la détention perpétuelle pour avoir servi, les armes à la main, la cause du prétendant don Carlos ; mais il n'a pas été dit, dans le jugement prononcé par le conseil de guerre, que vous deviez être traité comme un criminel de droit commun et confondu avec des forçats.

— Cependant, monsieur le gouverneur, depuis le jour de ma condamnation, considéré comme un vil malfaiteur, j'ai été traité avec plus de rigueur et de cruauté que les forçats voleurs et assassins.

— Je le sais aujourd'hui, monsieur le marquis, j'ai pris connaissance de votre dossier et j'ai trouvé des rapports où sont formulées les plus odieuses calomnies.

— J'ai de terribles et puissants ennemis.

— Ces ennemis, monsieur le marquis, vous ne les avez plus. Si, lors de mon arrivée à Palouan, vous vous étiez plaint à moi de votre situation misérable, j'aurais immédiatement adouci les rigueurs de votre captivité.

A l'époque où vous combattiez pour la cause du prétendant, j'étais officier dans l'armée libérale. On redoutait votre intrépidité, on vous considérait comme le plus terrible adversaire du gouvernement de la reine, mais on vantait votre loyauté, votre générosité chevaleresque, c'est que vous étiez aussi humain après le combat que vaillant pendant la lutte.

Vous souvenez-vous d'un engagement meurtrier dans la campagne d'Estella ?

— Parfaitement.

— Mon frère, le capitaine Morenno, fut fait prisonnier ; vous lui avez procuré les moyens de s'évader ; sans votre intervention il eût été fusillé.

— Je me souviens de cela, monsieur le gouverneur. Les cruelles représailles qui, pendant la guerre civile, ont déshonoré les deux armées, m'ont toujours révolté ; constamment je me suis efforcé, trop souvent sans succès, de sauver la vie aux adversaires désarmés.

— Aussi, aviez-vous des admirateurs dans les deux camps, monsieur le marquis.

Je viens de vous dire que vous n'aviez plus d'ennemis ; peut-être vos ennemis existent-ils toujours, mais ils sont devenus impuissants contre les amis que vous avez en Espagne.

— Ai-je donc encore des amis ? fit tristement le marquis.

— Il faut le croire, et pour n'en citer qu'un, le comte de Corello.

— Ah ! s'écria le marquis, interrompant le gouverneur, vous avez une lettre à me remettre ?

— Non, pas une lettre, mais mieux que cela. Vous ignorez sans doute, monsieur le marquis, les événements qui se sont accomplis dans notre pays depuis votre déportation aux îles Philippines. Vous les connaîtrez bientôt et je n'ai pas à vous les raconter. Toutefois, je dois vous parler d'un des plus récents : un enfant, petit-fils de la reine Isabelle, vient de monter sur le trône sous le nom d'Alphonse XIII ; il règne sous la régence de sa mère, une femme de cœur, qui a pris pour programme de rapprocher tous les partis, de faire oublier toutes les divisions, qui ont été si fatales à notre glorieux pays, enfin d'ouvrir pour l'Espagne une ère de prospérité qui, dès à présent, lui donne droit à la reconnaissance de tous les Espagnols, vous avez compris, monsieur le marquis.

Car, tenez, continua le gouverneur, en tendant au marquis un papier signé de la régente, contresigné par le Ministre de la Justice et portant le sceau de l'Etat, voilà le décret qui vous accorde grâce pleine et entière ; vous êtes libre et allez pouvoir rentrer en Espagne.

Le marquis tenait le décret de la reine régente entre ses mains tremblantes et pleurait à chaudes larmes.

Libre, il était libre ! Les portes de son pays lui étaient rouvertes, il allait bientôt revoir sa fille ! A cette pensée son cœur se dilatait et il se demandait s'il n'allait pas succomber à la joie.

Grâce au gouverneur, dont il accepta l'hospitalité en attendant le départ du navire qui devait le conduire à Manille, il put changer son costume de prisonnier contre des vêtements moins indignes de lui.

Le comte de Corello avait écrit au gouverneur général des Philippines une lettre personnelle en faveur du marquis de Mimosa ; aussi, lorsque l'ami du comte de Corello arriva à Manille, il y fut reçu avec les plus grands égards.

Le surlendemain, il prit passage sur le *Fernand-Cortès*, corvette à vapeur qui faisait le service entre l'Espagne et les îles Philippines.

Sur le pont, le marquis fut reçu avec les témoignages d'un profond respect par le capitaine, qui lui affecta une cabine voisine de la sienne et lui demanda de vouloir bien lui faire l'honneur de partager sa table.

Comme le marquis remerciait et exprimait sa reconnaissance, le capitaine ajouta :

— Je me conforme, monsieur le marquis, aux instructions qui m'ont été données ; je suis, en outre, autorisé à vous ouvrir un crédit illimité.

Le marquis reconnut une fois de plus que l'amitié du comte de Corello avait tout prévu.

La mer était bonne, rien n'entravait la marche de la corvette ; cependant le marquis, dans son impatience, trouvait que l'on allait bien lentement. Il aspirait au moment où il apercevrait cette terre d'Espagne d'où il avait été banni depuis si longtemps.

Ce n'était pas seulement le cœur du patriote qui battait plus fort à mesure que diminuait la distance qui le séparait du pays natal ; l'amour paternel dominait tous les autres sentiments. C'était à sa fille, toujours à sa fille qu'il pensait lorsque, par les belles nuits étoilées, penché sur les bestingages, il voyait le navire glisser sur les flots limpides de la mer des Indes.

Quand il presserait dans ses bras, contre son cœur, sa fille adorée, qu'elle serait délicieuse cette scène d'attendrissement ! Il en éprouvait d'avance toutes les joies enivrantes. Oh ! sa fille, sa Thérèse ! Déjà il la voyait rayonnante de beauté, de grâce, et souriait à son image, qui lui apparaissait à travers les brumes de l'Océan.

II.—ESPÉRANCE

Le marquis de Mimosa débarqua à Cadix, mais ne resta que quelques heures dans cette ville et prit le chemin de fer de Madrid. Il